

Un ballade au fil du temps

Tous ceux qui nous suivent le savent. Nous n'hésitons jamais à faire des sorties qui nous permettent d'en apprendre plus sur la Normandie, son histoire, son architecture et son évolution au fil des siècles. Aussi la sortie que nous avons organisée en septembre dans le Sud Manche nous a permis d'élargir nos connaissances sur une période peu abordée, où la Neustrie des Vikings s'épanouissait pour devenir la Normandie. Une époque où ce que nous connaissons aujourd'hui comme le Cotentin était encore un territoire en marge du duché de Normandie, et dans lequel le pouvoir du prince était peu assuré, mais où le tissu ecclésiastique distendu par les Scandinaves commençait à renaître.

Comme à notre habitude, c'est très tôt que nous avons quitté Ivry pour nous rendre au plus vite à notre première escale : l'abbaye de Lessay située dans la commune de Sainte-Trinité de Lessay dans le canton de Coutances.

Nous sommes aussitôt impressionnés par la stature imposante et pourtant sobre et harmonieuse de l'édifice, composé essentiellement d'une maçonnerie en granit et d'une couverture en schiste de provenance locale. Le clocher qui domine l'ensemble est formé d'une tour carrée, somme toute assez massive. Percée, sur chaque face, par quatre arcades romanes dont les piédroits formés de colonnettes très allongées, sont surmontés d'une toiture pyramidale qui, sans l'écraser, confère une certaine majesté à l'édifice. Nous verrons plus loin que cela n'a pas été toujours le cas.

Après avoir franchi la seule porte latérale qui donne accès à l'intérieur, nous découvrons quelques panneaux qui nous informent sur l'origine et l'évolution de l'abbaye, et vont nous permettre de mieux comprendre toutes les spécificités architecturales que nous allons découvrir.

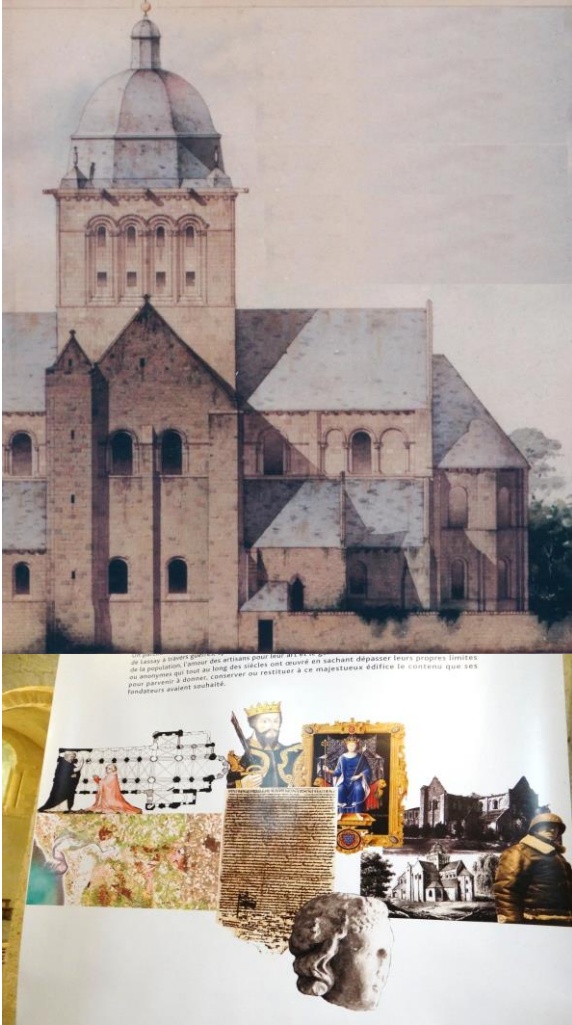
Fondée entre 1056 et 1064 par le baron de la Haye du puits, Richard Turstin Haldup et son épouse Emma, cette abbaye est confirmée en 1080 par leur fils Eudes au Capel, sénéchal de Guillaume le Conquérant, au travers d'une chartre parrainée par le Duc de Normandie dans laquelle Eudes au Capel et ses parents font don de tous leurs biens à Sainte Opportune.

A l'inverse de nombreux édifices à l'époque, l'abbaye n'est ni la restauration d'un établissement antérieur, ni l'accroissement d'un collège de chanoines mais une création « ex nihilo » (à partir de rien). Son autonomie prévue dans la pancarte (charte) de 1080 a été longue à s'installer de manière définitive : la libre élection de l'abbé, donnée sans doute en 1123, n'ayant pu être appliquée avant la fin du siècle. Les premiers abbés y ayant officiés étaient originaires du Bec-Hellouin, puis de Saint-Étienne de Caen. De ce fait l'église abbatiale n'est consacrée qu'après son achèvement par Rotrou, archevêque de Rouen. Par la suite le roi d'Angleterre, le roi de France ainsi que les papes Urbain III et Innocent IV prendront l'abbaye sous leur protection. Elle atteindra ainsi son apogée religieuse et matérielle au XII^e et XIII^e siècle avec deux-cent-dix-huit vassaux, neuf prieurés dont celui de Boxgrove (Sussex) et des bénéfices provenant de plus de quarante-quatre localités.

Durant la guerre de Cent Ans, la nef et la tour-lanterne sont détruites ainsi que le dortoir et le réfectoire par Charles le Mauvais, mais à partir de 1385 une première reconstruction est entreprise à l'identique par Don Pierre Le Roy futur abbé du Mont Saint Michel. Interrompus par les anglais en 1388, les travaux reprendront en 1395 pour s'achever en 1420. C'est alors que le déclin de l'abbaye commence.



Sceau de Rotrou de Warwick archevêque de Rouen et relief de Sainte opportune provenant de la 1ere abbaye



En 1706, l'abbé commendataire, également évêque de Lisieux, demande au roi qu'il introduise dans son abbaye où les anciens vivent licencieusement, des religieux réformés de Saint-Benoît et abandonne tous ses revenus aux Mauristes contre une pension.

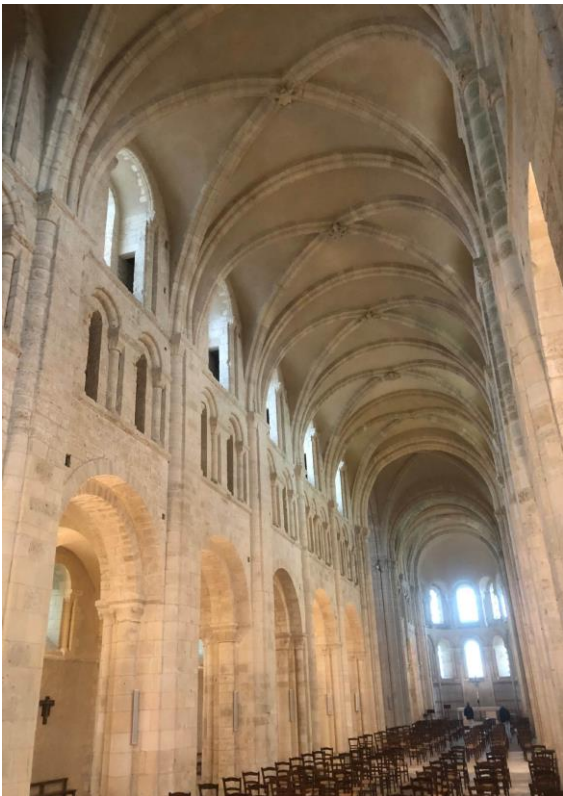
Ces derniers engagent alors la réforme de l'abbaye. Ils confient à un architecte la réfection du clocher qui deviendra jusqu'à sa destruction en 1944 un clocher à bulbe.

Quelques années plus tard, en 1756, il sera procédé à la reconstruction des bâtiments conventuels mais comme pour beaucoup d'abbayes la révolution aura raison d'elle. Elle sera donnée à la nation où elle deviendra église paroissiale sur décision de l'assemblée constituante et les bâtiments conventuels seront vendus comme biens nationaux.

Cette mise entre parenthèse dure jusqu'en 1840 au moment où, Pierre Thiers, spéculateur et père du futur président de la République, Adolphe Thiers, devient l'acquéreur de l'abbatiale et la fait classer au titre des monuments historiques.

Hélas, en 1944 l'armée allemande en retraite mine l'église abbatiale ce qui provoque l'écroulement des voûtes et des dégâts considérables notamment sur le bas-côté nord. De 1945 à 1956, l'église abbatiale et les anciens bâtiments conventuels feront l'objet d'une restauration remarquable grâce aux archives conservés à Paris. Les façades et toitures des bâtiments conventuels seront classés monuments historiques l'année suivante et l'église sera rendue au culte en 1958.

Il nous suffit de regarder pour constater que de toute évidence le plan en croix latine qui s'offre à nous est celui des abbayes du second âge roman (1060-1080). L'équilibre général que nous avons pu déjà voir à l'extérieur est assuré par l'étagement des masses : chapelle, collatéraux du chœur, hémicycle du chevet, transept et tour centrale couronnée par son toit à quatre pans.



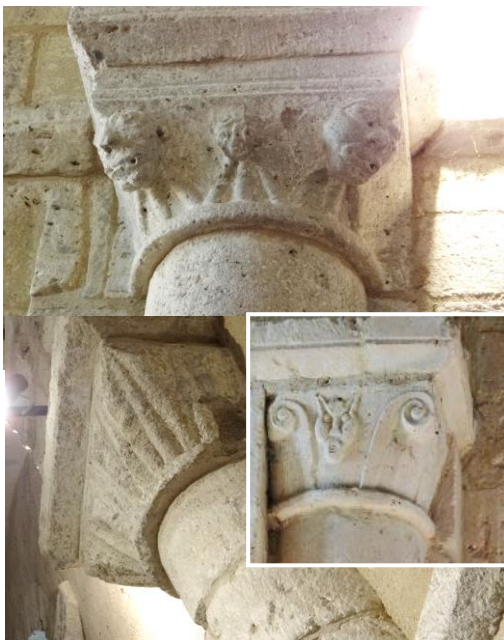
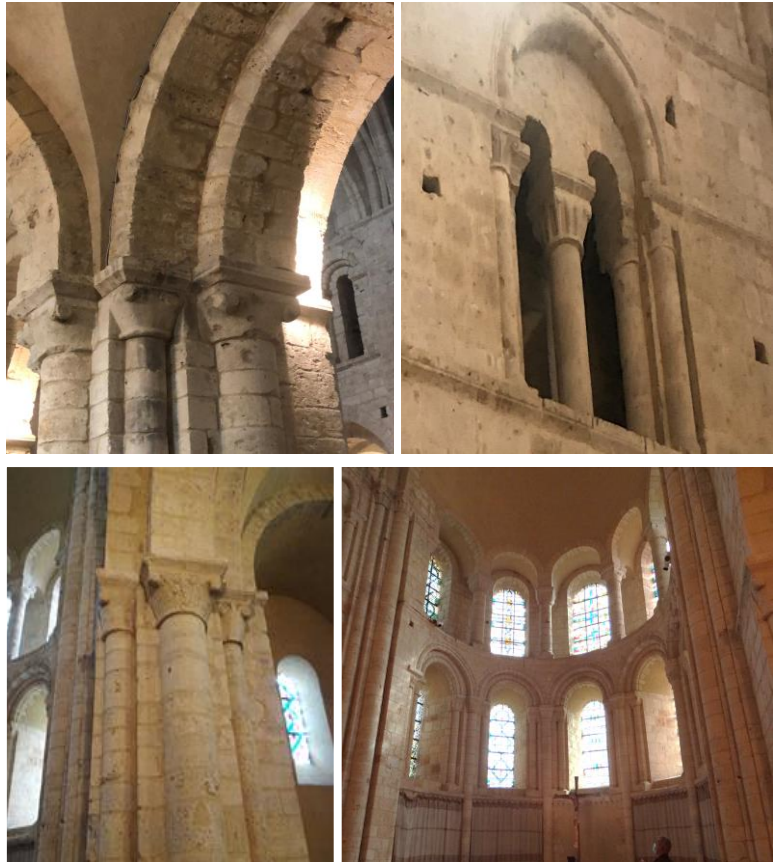
En levant la tête nous pouvons observer l'élévation intérieure sur trois niveaux très typiques des églises romanes normandes, esquissée à Bernay et Jumièges, avec de grandes arcades, un étage intermédiaire de tribunes et des fenêtres très hautes. Ce que nous relevons à Lessay a la particularité d'offrir à nos regards une nef de sept travées, bordée et composée d'une structure simplifiée d'arcades à double archivoltes¹ ayant un profil de piles cruciformes, et des tribunes composées de petites baies géminées² qui s'ouvrent sur des combles destinés à contrebuter les voûtes de la nef. Cette particularité est doublée d'une singularité au niveau de la structure du couverture qui introduit et fait cohabiter pour la première fois des voûtes en ogives et des voûtes romanes avec la technique dite « voûtes dur nervure ». Une technique de transition qui permet de passer de la « voûte en tunnel » de l'antiquité romaine, à la « voûte en berceau et voûte arrêtes » de l'ère romane, puis à la « voûte en croisée d'ogives » qui inaugure l'ère gothique. Naturellement, nous nous arrêtons sur chacun de ces détails, puis nous parcourons les bas-côtés voûtés d'arêtes séparés par des doubleaux en plein cintre qui sont éclairés par des fenêtres.

Tout au long de ce parcours, nous pouvons suivre sur des panneaux qui résument l'histoire de l'abbaye, ces différentes phases de construction, reconstruction et restauration, et fournissent quelques éclaircissements sur certains détails architecturaux. C'est ainsi que nous découvrons grâce à de nombreuses illustrations l'apparence de l'abbaye de Lessay au fil des siècles.

Avant les destructions de la guerre de Cent Ans, l'intérieur de l'édifice était paré d'un décor de faux joints. Une chapelle remplaçait l'absidiole Sud du transept et un tombeau rétrospectif de Eude au Capel, dont nous verrons plus tard le seul panneau subsistant et la tête du gisant, était érigé au sein de l'abbatiale.

Un incendie ayant frappé le monastère en 1356, la nef et la tour sont très touchées.

Une longue restauration respectant l'architecture d'origine interviendra après 1395 et ne sera achevée que dans la première moitié du XV^e siècle. Les voûtes seront alors reconstruites selon la même modénature⁵. Les quelques différences se situent au niveau des chapiteaux qui neufs et restaurés allient les structures des œuvres anciennes avec les ornements du XV^e siècle (feuillages « naturalisés » et vocabulaire héraldique notamment). Grâce à un panneau spécifique, il nous est possible d'observer, que pour certains d'entre eux les sculpteurs se sont inspirés des chapiteaux à godron du XI^e siècle et à crochets du XIII^e siècle.



Alors que l'abbaye est mise en commende en 1478, elle est pillée par les troupes de Montgomery en 1574. Commence alors une longue période durant laquelle l'édifice souffrira de la décadence des mœurs des moines. La possession des lieux par Les Matignons à partir de 1620, associée à l'arrivée des Mauristes en 1707 imposée par la réforme du couvent conduite par Léonor II, entraîne une indéniable dégradation des lieux. Il faut attendre 1753 et de nombreux emprunts pour que les bâtiments soient reconstruits. Achèvement en 1756, par l'architecte Jacques de Cussy, ils sont caractéristiques de l'architecture monastique de la seconde moitié du XVIII^e siècle. La polychromie des matériaux, tradition locale, y est comparable à celle de l'évêché de Coutances reconstruit vers 1760. L'abbatiale, à cette époque, est marquée par les travaux des moines réformés. Les principaux autels sont reconstruits. Le maître autel en particulier est édifié selon les plans de Jacques de Cussy en 1777 et 1778 et s'accompagne de la rénovation complète du sanctuaire : chapiteaux remodelés avec mise en place d'une perque³ et d'une gloire⁴.



En progressant dans la contre allée, d'autres panneaux nous apprennent que les vestiges de la salle capitulaire, découverts lors des fouilles, n'ont pas permis de soutenir une thèse d'une grande antériorité par rapport à l'abbatiale ; que la différence de niveau constatée ne provient que d'une utilisation optimale du site, visant à mettre en valeur l'église ; et que la partie initiale de l'église où est enterré son fondateur, Eudes au Capel, a été modifiée progressivement au fur à mesure de la construction de l'abbatiale.



Un autre calicot explicatif attire notre attention sur des modifications majeures intervenues durant une seconde phase du chantier entre les cinquièmes et septièmes travées orientales de la nef.

D'une part les concepteurs ont changé de parti (modénature⁵ torique, géométrisme timide et chapiteaux à volutes d'angles et à masques) afin de suivre les niveaux et de répondre à l'implantation de la clôture du chœur liturgique. Par ailleurs, la façade occidentale, dont la circulation supérieure était desservie par la tourelle Sud-est du bras du transept et l'escalier Nord de la nef, a été modifiée pour créer le portail principal de l'église par lequel nous sommes entrés (jusqu'alors la porte principale s'ouvrait sur l'enclos monastique).



Une révolte, doublée d'une indescriptible indignation, s'empare de nous lorsque nous arrivons devant les photos prise lors de la destruction de l'abbaye par les allemands à la fin de la guerre 39-45, mais ces ressentiments s'estompent vite pour laisser place à l'admiration dès que nous découvrons le gigantesque travail effectué pour redonner, sans que l'on puisse s'en rendre compte aujourd'hui, son apparence initiale et son âme à cette abbaye millénaire.

Naturellement nous passons un long moment à scruter chaque détail et à prendre des photos, mais également à échanger instantanément nos diverses impressions sur place.



Les logements et bâtiments conventionnels qui cernent l'abbaye étant privés et non accessibles, c'est un peu frustré que nous quittons les lieux pour faire une pause et se restaurer à l'Auberge de la Lande située juste à côté. Un endroit sympathique où, dans la convivialité et la bonne humeur, nous avons pu poursuivre nos conversations et commencer à décrypter le programme de l'après-midi.

1 **Archivolte** : ensemble d'ornements, sculptures ou baguettes qui encadrent une arcade en soulignant les contours supérieurs et inférieurs des vousoirs ou claveaux de l'arc.

2 **Géminé** : ce dit de colonne disposée en paire.

3 **Perque** : la perque est une forme de poutre de gloire. Généralement en fer forgé à volutes

4 **Gloire** : la gloire dans l'art sacré est une décoration signifiant la présence de Dieu, symbolisé par des rayons divins

5 **Modénature** : en architecture ce sont les éléments solidaires d'ornementation de la façade dans la continuité des enduits

Après quelques minutes de route sous le soleil et sans encombre nous arrivons au surprenant et impressionnant château de Pirou.



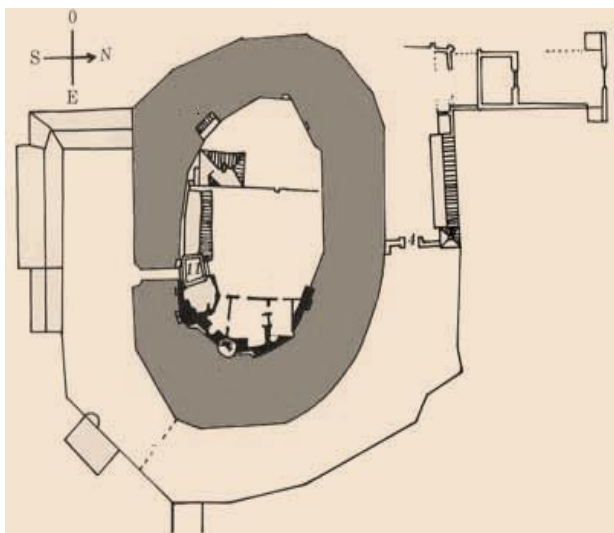
Rebâti au XII^e siècle sur un îlot artificiel entouré de trois douves et de cinq portes fortifiées, l'ensemble est l'un des plus anciens châteaux forts Normands, et des mieux conservés grâce à la restauration dont il a fait l'objet en 1966.

Ce qui est surprenant c'est sa situation dans un pays plat alors que les barons du moyen-âge, comme à Ivry, construisaient sur des escarpements. Nous apprendrons rapidement que si la forteresse a été bâtie au prix d'un déploiement de douves et de retranchements au milieu des « mielles », c'est qu'elle était indispensable pour protéger un havre, formé par un cordon littoral qui constituait un mouillage naturel fort intéressant pour les vaisseaux d'un faible tirant d'eau comme les « esnèques » des Vikings.

La lecture de quelques panneaux introductifs à la visite nous révélera qu'à l'origine, en bois et sur pilotis, sa construction en pierre remonte à la fin de la seconde croisade (vers 1149). C'est le moment où Guillaume Pirou revient.

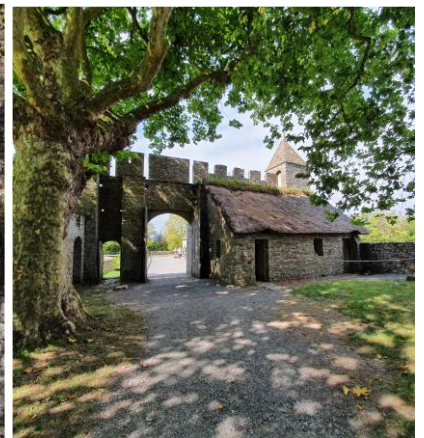
L'époque est instable. La lutte pour la succession au trône fait rage suite au naufrage en 1120 au large de Barfleur de la Blanche-Nef qui transportait l'héritier d'Angleterre. Aussi, Guillaume le Conquérant et Geoffroy Plantagenet (époux de la fille de d'Henri 1^{er} de Beauclerc) profitent de cette absence de pouvoir, pour édifier sur le site un nouveau château en pierre.

Construit en toute hâte, il s'appuie sur les vestiges de l'ancienne motte féodale. Le remblai de 1,50 m provenant de l'agrandissement des douves vient recouvrir les pieux de l'ancien château. La chemise du château (le mur d'enceinte)



est constituée de deux murs accolés, le mur intérieur prenant appui sur un sol non-stabilisé entraînant son déversement. L'architecture du château est celle des croisées, avec alternance de tourelles et de guérites ouvertes sur l'extérieur. Quelques une d'entre elles sont perchées sur un arc formant une trompe dans les angles rentrants du rempart.

La mare de Pirou au milieu de laquelle la forteresse fut construite était une lagune de 550 verges (110 hectares) reliée au havre de Lessay par un chenal. Elle fut asséchée au milieu du XIXe siècle pour étendre les cultures mais ce choix, certainement stratégique, fut conservé durant les siècles suivants. Le château était entouré de landes vers l'Est et de marécages vers l'Ouest. Seul un petit chemin permettait de relier le château. Au XVIIe siècle, la douve actuelle était entourée de deux autres douves entourant une bassecour et le mur d'enceinte de dix à sept mètres de large. Elles étaient suivies d'une bande de terre de huit mètres de large, puis d'une troisième douve de six à sept mètres de large. Aujourd'hui, même si quelques éléments ont disparu, il nous semble que rien n'a changé.



Nous pénétrons dans l'enceinte du château par une des cinq portes défensives qu'il fallait franchir à l'époque. Précédée d'une douve et d'un pont-levis flanqué de deux casemates voûtées, elle forme une barbacane au-devant d'une seconde porte, qui est un véritable châtelet en forme de tour carrée dont l'étage a été dérasé.

Le petit livret de visite que nous avons préalablement acheté nous indique, qu'à l'origine, l'accès se poursuivait par une troisième porte. Une sorte de corps de garde également précédé d'un pont levis qu'il fallait traverser avant de tourner à gauche et de parvenir à une quatrième porte. Cette porte où nous nous trouvons marque le début de notre visite, elle s'ouvre dans un mur surmonté d'un chemin de ronde et de créneaux qui baignait jadis dans une douve aujourd'hui comblée.

Elle est constituée d'un pertuis (barrage mobile) pour les piétons et d'une porte cochère. L'accès au haut de ce mur se faisait via une tourelle carrée que nous découvrons sur notre gauche. Elle est coiffée d'une pyramide en tas de charge sommée d'un épi de granit. Élément constitutif important de la défense elle commandait, en retour en équerre, une passerelle volante, qui desservait vers l'Ouest les archères et les trous à feu d'une courtine tendant vers le châtelet.

Ce système de défense à portes multiples est unique, car il obligeait l'assaillant à contourner le château en prêtant son flanc aux défenseurs, après avoir pris les premières portes, et avant de franchir la cinquième et dernière porte disparue aujourd'hui.

Retrouvez tous les articles et toutes les photos
des sorties patrimoines de l'association sur
<http://ivry-lesvieillespierres.fr/>

Avant de pénétrer dans la forteresse, nous avançons vers la basse-cour via une allée ombragée par de splendides arbres qui contourne le château cerné d'une douve pleine d'eau. Après s'être arrêtés et avoir admiré sur notre gauche la boulangerie puis le pressoir à longue étroite, qui datent tous deux de la fin du XVIII^e siècle, nous débouchons sur un espace plus spacieux où figure, toujours sur notre gauche, la chapelle Saint Laurent à laquelle fait suite une longue et vaste salle dites des Plaids, et en retour face à nous une charreterie et les logements des gens de maison.



(Lire la suite page suivante)



La chapelle, construite en 1649 par la Marquise de Pirou, est édiflée, légèrement décalée vers le Nord, sur l'emplacement d'une première chapelle, dont les maçonneries retrouvées lors d'une campagne de fouilles sont en arêtes de poisson et remonteraient à l'époque romane. Il est inutile de dire que cette information nous a ramené aussitôt à notre bon vieux château d'Ivry et qu'elle suscite, auprès de certains, quelques commentaires.

Cela dit, dès notre entrée dans la chapelle, nos yeux sont attirés par la charpente en carène de bateau inversé qui est lambrissée avec des douves de barriques. Le décor et le mobilier y sont très simples. Un autel en bois peint du XV^e siècle préside, au-devant d'une huile sur toile d'influence italienne représentant la cène. Il est séparé des travées de banc des fidèles par une clôture en bois ouvragée. Les murs sont parsemés de consoles qui supportent des statues en terre cuite peinte ou calcaire polychrome du XV^e, XVI^e et XVII^e représentant la vierge et l'enfant ainsi que plusieurs saints. L'ensemble est harmonieusement éclairé par des vitraux, parés des blasons des seigneurs et familles du Pirou, qui confèrent à ce lieu une atmosphère de sérénité et de quiétude qui nous détache quelques instants du monde moderne.



La salle qui suit, dit « des plaids », nous réserve une belle surprise. Ex-salle de justice où le seigneur réglait les litiges et percevait ses impôts, la pièce a gardé son apparence d'origine avec sa grande cheminée aux blasons et sa croix Scandinave, son plafond fait de grosses poutres et de solives, ainsi que son plancher en pavés de pierre de lande de Lessay. Après avoir été transformé en écurie puis en étable au XVII^e siècle, elle abrite aujourd'hui la copie d'une formidable broderie dite de Pirou qui relatant la légende « des oies de Pirou » et « la conquête de l'Italie du Sud et de la Sicile par les Normands de Hauteville au XI^e siècle » n'est pas sans rappeler la fameuse tapisserie de Bayeux.

Comme cette dernière, la toile de Pirou relate sur plus de 58 mètres de long l'épopée des Normands du Cotentin. Réalisée sur une toile de lin au point dit de Bayeux, la tapisserie est l'œuvre imaginée par le poète Louis Beuve qui dans le dernier quart du XX^e siècle, eut l'idée de faire une broderie racontant la conquête de l'Italie du Sud et de la Sicile par les normands au début du XI^e siècle pour orner la cathédrale de Coutances (comme sa grande sœur narre à Bayeux la conquête de l'Angleterre).



Elle a pour auteur l'abbé Marcel Lelégard, qui en a défini la trame historique, esquissé les scènes et rédigé les textes, et pour réalisatrice la brodeuse Thérèse Ozenne qui maîtrise la technique, le style et l'esprit de la tapisserie historique « Les gestes de Normandie ».

A la lumière du jour à raison de 1,5 cm par heure et 3 heures quotidiennes pendant 16 ans, elle a exécuté l'ouvrage en écoutant avec attention l'histoire des Normands.

Le chef d'œuvre que nous contemplons est confectionné avec une aiguille et de la laine à broder à quatre fils. Les contours sont brodés au point de tige avec une laine dédoublée. Les remplissages, réalisés dans le même sens de la longueur du sujet, sont brodés au point lancé avec la laine à quatre fils, puis repris par des points perpendiculaires espacés de 5 mm avec la laine dédoublée.

Nous ne pouvons qu'admirer et longuement contempler ce travail qui est d'une finesse inimaginable et raconte en deux actions : le siège et la prise du château de Pirou puis l'incendie de la cathédrale de Coutances en 836. Le scénario symbolise en 36 scènes tous les châteaux, abbayes et églises assiégés, pillés et incendiés lors des invasions Scandinaves. Toutes les scènes sont séparées par des arbres qui marquent la rupture dans la chronologie, sauf la première qui débute par une bordure inspirée d'entrelacs Scandinaves, semblables à ceux représentés dans les manuscrits sur l'étrave du navire d'Oseberg.



L'abbé Marcel Lelégard auteur de l'histoire racontée et Madame Thérèse Ozenne réalisatrice de l'ouvrage



C'est la tête pleine du récit que nous venons de voir que nous ressortons dans la bassecour pour rejoindre l'entrée du château située juste en face.

Depuis notre arrivée nous avons été surpris par la masse de la construction faite d'une muraille de deux mètres d'épaisseur en moellons de schistes qui plonge sa base dans les eaux des douves. Surmontée par endroit d'un crénelage, la muraille est encore jalonnée de trois tours sur les six existantes à l'origine. Toutes reposent sur l'enceinte et pointent vers le ciel (il n'y a aucune grosse tour de flanquement en saillie du mur). L'une d'entre elles, celle d'angle, revêt un intérêt particulier. Elle est supportée en partie basse par une trompe (un arc bandé, dans un angle rentrant, formé par la muraille) dans laquelle se loge un mâchicoulis de forme circulaire.

De forme octogonale sur la majorité de sa hauteur, elle se termine par une maçonnerie cylindrique crénelée supportée par un encorbellement en pierre, d'où jaillissent quelques gargouilles. La forteresse occupe tout l'îlot central, et nul d'entre nous ne pouvait s'imaginer qu'à l'intérieur nous allions découvrir un incroyable ensemble architectural civil et militaire, qui nous entrainerait dans le quotidien d'une seigneurie allant du monde médiéval à l'époque moderne qui précède la révolution.



Nous pénétrons dans l'enceinte du château en passant un pont dormant de pierre à deux arches, construit au XVII^e siècle en remplacement de l'ancien pont levis à flèche. La porte cintrée par laquelle nous entrons dans la cour est située au pied d'une tour carrée du XV^e siècle. Elle est surmontée par les deux rainures dans lesquelles se relevaient les flèches des balanciers du pont levis.

Dans le passage, nous pouvons voir deux grandes fenêtres à meneau transversal du XVI^e siècle qui éclairaient jadis la salle dites « des gardes ». Tout de suite dans la cour intérieure nous nous trouvons en présence de deux logis distincts adossés à la muraille. L'un dit « le vieux logis » situé vers l'Est, daterait d'Henri IV et aurait été construit en lieu et place d'une construction plus ancienne. L'autre au Sud date de 1708, il est nommé le « neuf-logis ».

Le reste du pourtour constitué par la chemise, c'est-à-dire le rempart qui enrobe la forteresse contenant le donjon, a été éventré afin de donner plus de lumière dans la cour et peut-être, nous dit le guide, de fournir les pierres nécessaires à la construction du mur de clôture du vaste jardin situé entre le château et la route. Si le donjon est en partie démoli, il en reste une terrasse surélevée. Un paragraphe dans notre guide évoque une description du donjon faite par un romancier en exil au château en 1660. Selon lui au XVI^e siècle, la terrasse la plus haute était desservie par un pont levis afin de défendre la dernière plate-forme en cas de nécessité. Mais en fait, le pont-levis était à l'origine comme dans beaucoup de forteresse, le seul point d'accès. Ce qui permet de penser que le donjon occupait à cette époque toute l'extrémité Ouest de la forteresse, et que la cour où nous nous trouvons et l'accès par lequel nous sommes passés, sont des réalisations postérieures.

Le vieux logis avec ses portes en plein cintre et ses lucarnes à bossage est tout à fait pittoresque. Il est couvert d'une toiture en schiste. On y accède par un escalier situé dans l'angle Sud Est de la cour qui mène à l'étage où se situent une cuisine et une salle à manger.

Ayant franchi quelques marches sur notre droite, une porte donne accès à la Salle des gardes dont nous avons vu deux fenêtres en passant sous la tour carrée. Elle est présidée par une immense cheminée au linteau monolithique, dans laquelle on peut remarquer la gueule de deux fours à boulangerie qui permettaient de faire du pain avant que la boulangerie de la basse-cour ne soit construite au XIX^e siècle.





Le sol est constitué d'un damier de schistes et de terre cuite. Le plafond est un plafond à chant fait de demi-poutrelles obliques qui permettaient, en plus de l'esthétique, une meilleure solidité tout en autorisant une certaine économie. Un passage à voûte cintrée près de la cheminée, couvre les premières marches d'un escalier à vis qui donnait accès à un premier étage. La pièce est éclairée par plusieurs fenêtres médiévales avec assise aujourd'hui demeurée et restaurée, dont les proportions ont malheureusement été modifiées au XVIII^e siècle suite à la volonté d'abaisser le sol et le plafond pour des raisons d'économie et de chauffage. Deux pierres saillantes (des corbeaux) en partie haute de la cheminée rappellent le positionnement du plafond lors de cette transformation. Au ras du sol bas, au pied des embrasures de fenêtre, subsiste un trou qui permettait d'évacuer les eaux vers les douves.



Ressortis sur le perron nous gravissons, via l'escalier extérieur, les marches qui nous conduisent à l'étage.

Nous y trouvons une grande pièce dite « Salle des blasons » utilisée au XVII^e siècle comme salle à manger. Bien que les belles pierres aient disparu durant la période de pillage, elle a retrouvé, grâce aux travaux de restauration, les encadrements des ouvertures de porte et fenêtre, et sur sa cheminée les blasons sculptés de la famille Lelegard, des seigneurs de Pirou, de La Haye, du Bois et de Vassy.



Tout au bout de la pièce, une porte débouche sur l'escalier à vis de la tourelle Est qui nous conduit sur la partie des remparts située au Sud-est entre la tour carrée et la tourelle. Le chemin de ronde est étroit, bordé, d'un côté par de haut créneaux, et de l'autre par les toitures en pierre de schiste du Cotentin qui couvrent le vieux logis. Après quelques photos nous redescendons dans la cour et empruntons, à droite du puits, qui alimentait en eau douce tous les résidents du château, un nouvel escalier qui nous conduit à la cuisine. Elle se situe dans l'ancienne forge. La cheminée y est très profonde. Sous la fenêtre au fond à gauche nous .../...



discernons une augette qui servait d'évier. Elle est percée d'un trou par lequel s'écoulaient, directement dans les douves, les eaux sales. Avant de ressortir, notre regard est attiré, face à la cheminée, par les trous dans le mur. En fait se sont, comme à Ivry, des trous de boulins ayant servi à la construction des remparts, qui font à cet endroit plus de trois mètres d'épaisseur et sur lesquelles s'appuie la construction.

De nouveau dans la cour, nous apercevons à l'extrémité du vieux logis un escalier à vis qui nous reconduit sur les remparts cernant la cour. Comme pour la partie que nous venons de voir, le passage est étroit, mais au lieu de créneaux sur la face extérieure, ce sont des archères hautes et étroites avec des angles de tir différents que nous trouvons. Au sol, du même côté, nous pouvons constater la présence de quelques gargouilles qui servent à l'évacuation des eaux de pluie. Comme les autres bâtiments, celui qui borde, côté intérieur, le début du chemin de ronde, est en pierres de schiste scellées au mortier de chaux et sable. Etant vraiment à proximité nous constatons que chaque pierre est percée dans sa partie supérieure, afin d'y insérer une ou deux chevilles en chêne permettant de fixer l'ardoise à la charpente. Au sommet du toit, les tuiles faîtières sont en grès, ornées de pitons ou rosaces.



Poursuivant notre parcours, nous profitons d'une vue imprenable sur le bocage environnant, et côté intérieur d'une superbe vue sur l'ensemble de la cour et la partie jardin à l'Ouest où s'élevait autrefois le donjon. Notre périple s'achève sur une dernière tour carrée du XVII^e siècle, dite « des latrines », qui barre le chemin de ronde. Celle-ci étant en travaux il nous faut revenir un peu sur nos pas pour prendre un escalier qui nous ramène, d'abord au niveau du jardin, puis dans la cour d'où nous étions partis.

La visite étant terminée, c'est le moment que nous avons choisi pour nous accorder une brève pose, faire une première photo de groupe, et partager nos premières impressions en nous reposant quelques instants sous les arbres qui ornent la cour.

Expositions
Musées *Manufactures*
Châteaux *Conférences*
Vous les aimez ...
et vous souhaitez en voir ou connaître plus

Profitez des sorties de
l'association
Les Vieilles Pierres

contactez nous au
06.50.00.14.27
ou par email
Ivry.lesvieillespierres@gmail.com

Le château du Gratot étant notre prochaine étape, nous reprîmes nos véhicules pour faire la quinzaine de kilomètres qui fallait parcourir. Hélas en arrivant pour la visite nous dûmes faire face à une désillusion : la visite n'était pas possible, en raison d'un mariage qui ne nous avait pas été annoncé lors de la préparation de notre séjour. Aussi devant cet état de fait et après avoir rencontré le propriétaire présent sur les lieux nous avons convenu, assez contrariés, de reprogrammer notre venue au lendemain matin. L'après-midi étant loin d'être achevée nous convînmes de rejoindre au plus vite Coutances afin de poser nos affaires à l'hôtel et de prendre, au-delà de la visite prévue de la cathédrale, plus de temps pour connaître la ville.

(Lire la suite page suivante)



Bâti sur une hauteur, la ville est entourée de trois vallées et rivières. Depuis les gaulois, elle occupe une position stratégique qui n'échappa pas aux romains. Elle devint alors un carrefour important. Au V^e siècle, elle fut le siège de l'évêché en Neustrie et ne cessa pas de l'être lors de la création du Duché de Normandie, malgré l'insécurité due aux Vikings et aux Bretons aux VIII^e et IX^e siècles. Occupée par les anglais durant la guerre de Cent Ans, après une longue période où guerres de religions et épidémies font rage, Coutances renaît à la fin du XVI^e siècle grâce à une nouvelle industrie : l'imprimerie. Du XVII^e siècle à la révolution, de beaux hôtels particuliers sont construits par la noblesse de robe. Au second empire, alors que l'agriculture, l'artisanat et les activités manufacturières proliféraient, le chemin de fer est installé trop tardivement et freine l'économie locale jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, où la ville, tout en partie détruite, fut reconstruite durant dix ans, en conservant et classant tout ce qui subsistait de son riche passé. C'est ce que nous apprêtons à découvrir en visitant en tout premier la cathédrale.



Elle se dresse à une extrémité de la grande place centrale aménagée en espace piéton et parking. Majestueuse, elle offre à nos regards, sa façade encadrée de deux tours surmontées d'une flèche. Une de ses deux faces latérales propose un porche large et profond à deux travées dans l'alignement d'un massif central : la tour-lanterne.

Trois portails forment le premier niveau de la façade. Le portail central à meneau s'enfonce dans l'épaisseur du mur sous une voussure de colonnettes. Il accueille une terrasse sur laquelle s'appuie la grande fenêtre de la nef avec sa rosace à six branches, et est surmonté d'une galerie encadrée de deux clochetons. Cette galerie dite « des roses », réalisée au XIV^e siècle, est en dentelle de pierre et se compose de six arcades géminées² supportant un diadème couronné, lui-même surmonté d'une troisième galerie où butent les contreforts des tours.

Nous pénétrons à l'intérieur par le portail latéral Nord afin d'en déchiffrer l'histoire et de comprendre son évolution.

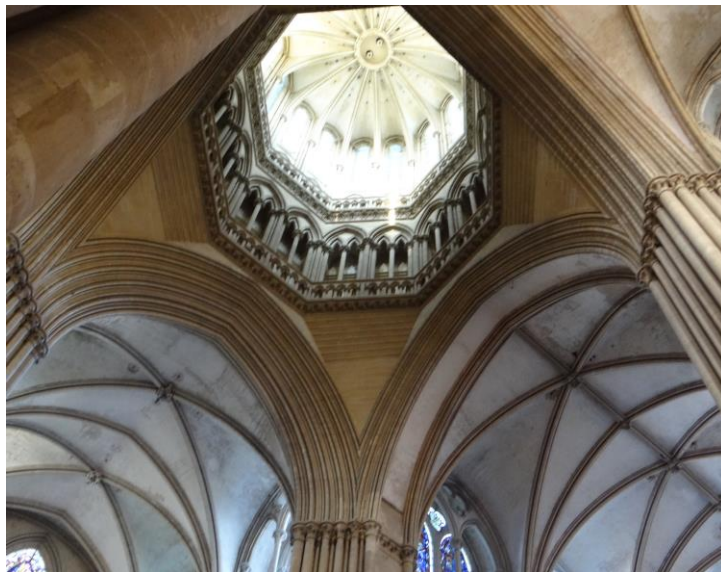
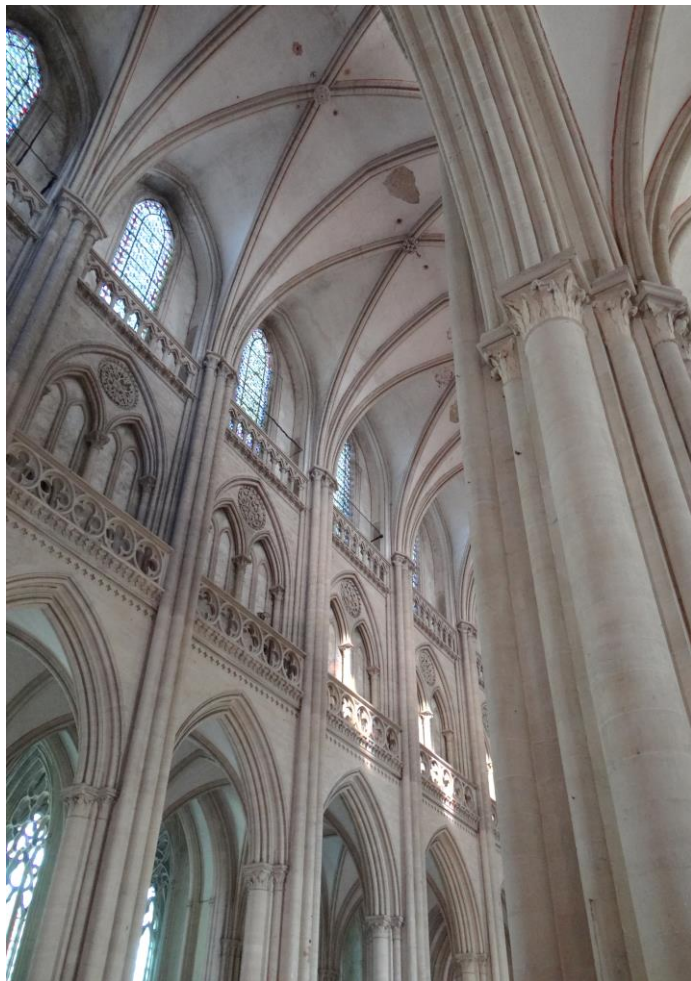
Fondée au XI^e siècle selon les préceptes de l'art roman, sur les vestiges d'une première église construite au V^e siècle, et détruite lors des invasions des Hommes du Nord durant les VIII^e et IX^e siècles, la cathédrale est aujourd'hui un chef d'œuvre de l'architecture gothique, dont la magnificence nous est révélée par la lecture de son architecture et la contemplation des ensembles ornementaux qu'elle conserve.



Nous pouvons observer quelques structures romanes dans les murs et les tours de la nef, ces derniers ayant été enveloppés d'une chemise de calcaire dans le nouveau style au XIII^e siècle, alors que le transept et le chœur sont totalement reconstruits, et que de hautes flèches viennent surmonter les tours de façade. Le sentiment d'unité spatiale, baigné de lumière, que nous éprouvons vient de l'élévation de la nef à trois niveaux, qui s'articule avec celle du chœur à deux niveaux édifiés à cette époque.

L'ensemble est accentué par la verticalité avec des colonnes filant sans interruption du sol aux retombées des voûtes. Des coursiers ménagent des passages devant les très hautes fenêtres. Typiques de l'art gothique Normand, les décors sculptés restent très sobres composés à base de figures géométriques et de motifs de feuillages. Nous sommes impressionnés lorsque nous arrivons au niveau du chœur.

Les douze colonnes du chœur se séparent avec élégance du double déambulatoire à chapelles rayonnantes, tandis que derrière nous pouvons percevoir les masses du chevet qui s'étagent parfaitement à l'assaut de la tour-lanterne.



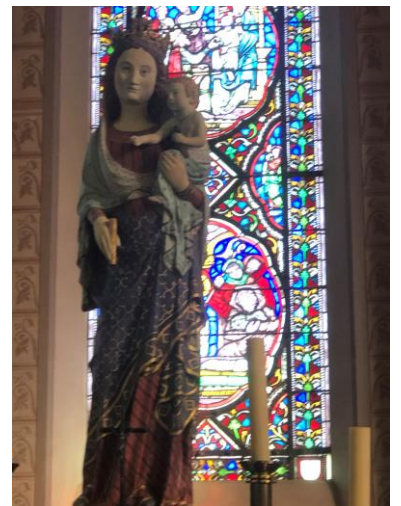
Nous sommes aussitôt impressionnés par la tour-lanterne, typique de l'architecture gothique normande qui s'élève à plus de 40 mètres sous voûte au-dessus du chœur. Carrée à la base, depuis les piles du transept, elle prend une forme octogonale dès le premier étage. Chacune de ses huit faces possède une baie géminée*.

D'où nous sommes, nous ne pouvons voir que les deux premiers niveaux, le dernier n'étant visible que de l'extérieur.

Au premier niveau, une galerie de circulation bordée d'un balcon à balustres, est ménagée entre le mur et une claire-voie à seize arcatures. Elle communique sur chaque face extérieure de la tour avec un escalier extérieur. Au deuxième étage, une galerie semblable, court à la base de seize hautes fenêtres séparées par des arcatures en tiers-point (deux par côté), coiffées par les nervures de la voûte ogivale composée de seize voûtains triangulaires, convergeant vers la clef centrale annulaire percée en son centre d'un oculus. L'ensemble forme un dôme surprenant, flanqué à l'extérieur de quatre tourelles d'escalier.

* **Géminé** : ce dit de colonne disposée en paire.





En revenant sur nos pas pour ressortir, nous pouvons admirer les décors, enluminures et vitraux qui ornent les chapelles latérales ajoutées au XIV^e siècle tout en contemplant les dentelles des rosaces de la nef et les nombreux vitraux, dont les plus anciens datent du XIII^e siècle.

De retour à l'extérieur, compte tenu de l'heure tardive, nous convenons de nous accorder un peu de temps libre avant de nous retrouver pour dîner à l'auberge des Bonnes Gens dans un petit village à une dizaine de minutes en dehors de la ville. C'est autour d'un repas que chacun échange ses impressions après cette journée bien chargée et fait part de ses suggestions pour de prochaines sorties.

Le lendemain, c'est de bonne heure que nous nous sommes retrouvés pour enfin découvrir le château du Gratot entraperçu la veille. *(La suite page suivante)*

Information(s) site internet

Le site « ivry-lesvieillespierres.fr » évolue et propose sur sa page d'accueil de nouvelles fonctionnalités



Les chroniques du patrimoine pour partager et promouvoir notre patrimoine en maintenant les liens de soutien avec tous les acteurs

L'agenda culturel qui regroupe et propose tous les événements programmés par un groupement d'associations euroises dont l'objectif est la défense et la promotion du patrimoine

La visite guidée du château d'Ivry pour les personnes seules ou les groupes inférieurs à 10 personnes

Un parcours touristique et découverte du patrimoine dans la ville d'Ivry

Normandie Médiévale et Normandie Tourisme partenaire de l'association LES VIEILLES PIERRES





Avec ce site, pas tout à fait comme les autres, c'est une nouvelle ballade historique et architecturale au fil du temps que nous allons entreprendre.

Après avoir franchi une courte, mais large avenue de chênes, et laissé sur notre gauche le cimetière clos de murs autour de l'élégante vieille église avec sa tour élancée du XIII^e siècle, nous débouchons face au château assis sur un îlot ceint de douves en eau.

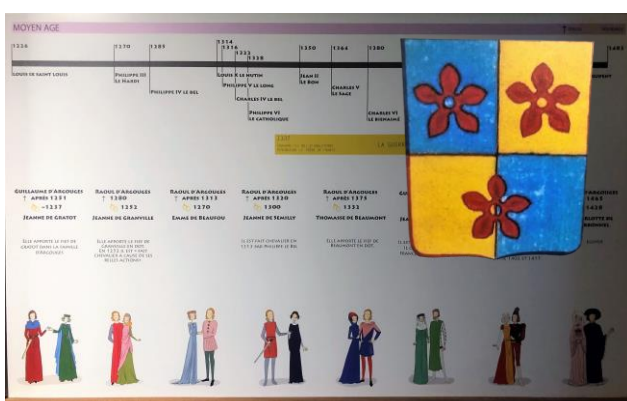


La vue d'ensemble est magnifique avec au premier plan, une longue chaussée terminée par un double pont au pied d'une poterne à un étage du XVII^e percée d'une double porte.

La tour est flanquée de part et d'autre de deux longs corps de bâtiment n'ayant qu'un rez-de-chaussée. Sur sa face extérieure, nous distinguons nettement les fentes destinées à recevoir les bras du pont-levis qui existait à l'origine à cet endroit, et les stigmates d'un blason aujourd'hui disparu. La cour qui s'ouvre à nous est bordée, sur les deux tiers dans sa partie Nord, par un ensemble de bâtiments appartenant à plusieurs époques dont la plupart sont en ruines.



Suivant les flèches, nous pénétrons dans la partie des communs sise à gauche de la poterne pour nous acquitter de notre droit de visite, et suivre en préambule à notre visite, une exposition retraçant l'historique des lieux, les grands moments de la famille d'Argouges, et tous les travaux de sauvegarde et restauration entrepris par des bénévoles et l'association Rempart depuis des années.



Les premières salles, aménagées dans les anciennes écuries et étables voutées du XVI^e siècle, nous apprennent à l'aide d'un histogramme et quelques documents d'archives, les origines des premiers seigneurs.

D'abord la famille Gratot au XI^e siècle dont l'un fut compagnon de Guillaume le Conquérant durant la conquête d'Angleterre, et l'autre souscripteur d'une charte à l'abbaye de Lessay en 1126.

Puis, le passage dans la famille de Creully restée fidèle à Jean Sans Terre mais qui se voit déposséder de son domaine par Philippe Auguste qui le rend à Hugues Gratot.

Et enfin, le transfert à la famille d'Argouges, par le mariage de la descendante de Hugues avec Guillaume d'Argouges dans la première moitié du XIII^e siècle. La chronologie des Argouges qui se succèdent au château se prolonge sur cinq siècles, avant que le domaine ne fasse l'objet de plusieurs ventes et successions entre différentes familles de la région de 1771 à 1925.

Quelques panneaux nous rappellent qu'après des bâtiments en bois, se sont succédé des constructions du château en pierre (toujours visibles) qui datent du XIII^e siècle pour les plus anciennes et qui se suivent chronologiquement jusqu'au XVIII^e siècle. Les dernières salles montrent une rétrospective des travaux effectués, et des méthodes utilisées pour restaurer les principaux bâtiments que nous allons voir.



Toute de suite à notre gauche en sortant, nous découvrons sur le pignon des communs, un escalier qui mène à un étage, aménagé sous la charpente en salle d'exposition pour les artistes locaux. Après un bref petit tour dans cet espace nous redescendons les marches pour découvrir jute à côté et légèrement en retrait les vestiges d'une tour du XIII^e siècle attenante aux remparts.

Une poterne murée lors de la construction des communs, et des saignées verticales dans l'épaisseur des murs, indiquent qu'il s'agissait d'un accès doté d'un pont-levis à flèche.



L'absence d'escalier interne nous conforte sur le fait que l'accès s'y faisait par le premier étage, depuis le chemin de ronde, et que les niveaux supérieurs étaient desservis par un escalier à vis dans une tourelle extérieure accolée à son angle Nord-Ouest.

En partie haute d'une des deux façades qui dominent les douves subsistent les vestiges inférieurs d'une construction un peu en saillie supportée par des consoles en pierre qui dissimulent des mâchicoulis.

Une particularité attire notre regard, c'est la présence au pourtour de la poterne, d'une bande quadrifoliée (motif à quatre feuilles). Une fiche d'information au pied de la tour, nous dit qu'il s'agit d'une ornementation architecturale fréquente au XIII^e siècle que l'on retrouve d'ailleurs sur le porche de l'église du cimetière, qui date de la même époque.

Ayant fait demi-tour, nous nous dirigeons maintenant vers le Nord de la cour face au château actuel, qui nous présente toute sa façade. Elle se compose d'une importante maison seigneuriale dont le principal corps de logis se termine au dehors, du côté de l'Occident, par un pavillon du XVIII^e siècle, incrusté dans l'ensemble, et dont les deux faces Ouest et Nord, sont surmontées d'un fronton en triangle, percé d'un œil-de-bœuf circulaire. Presque en son centre, une tour ronde du XV^e, coiffée d'une toiture en poivrière, nous rappelle qu'autrefois cette bâtisse était précédée par une autre plus ancienne. Coté Est, le corps de logis se termine, au-devant d'une tour carrée placée au Nord, par une autre tour octogonale également du XV^e dite « Tour de la Fée ».



Retrouvez Les Vieilles Pierres sur
www.ivry-lesvieillespierres.fr



Ayant subi plusieurs remaniements au XVI^e siècle et XVII^e siècle, le corps de logis a perdu son caractère défensif du XIII^e, afin de devenir au fil des siècles une demeure de plaisance plus confortable, éclairée de grandes fenêtres et dotée d'éléments décoratifs architecturaux.

La toiture et la quasi-totalité de l'étage étant effondrées faute d'entretien au début du XX^e siècle, cet espace offre à nos regards une carcasse vide. Nous y accédons en gravissant les marches d'un très large escalier desservant un grand perron, borné de deux vasques en pierre encore pleine des fleurs du mariage de la veille, puis encore quelques marches au droit d'une très haute porte d'entrée.

Ce qui était le rez-de-chaussée est constitué d'un immense hall d'accueil, qui occupe la majorité de l'espace, et vers l'Ouest par une salle à manger, séparée du hall par un mur percé de deux passages situés de part et d'autre d'une cheminée. Malgré l'absence de plafond nous pouvons imaginer, grâce aux points d'ancrage figurant en au haut des murs, les immenses poutres qui le constituaient.

Les murs, vraisemblablement recouverts jadis de lambris ou tentures sont absolument nus.

Seules, au niveau du premier étage, quelques embrasures de portes ou passages, bouchés ou non, nous informent sur l'organisation des pièces et leur mode de communication. Bien que l'espace soit vide, il y règne une ambiance un peu surréaliste en raison des immenses voilages blancs, restes des festivités de la veille, qui flottent au vent au-devant des larges ouvertures béantes de chaque fenêtre.



Nous quittons cette atmosphère pour aller au Nord-Ouest, dans le pavillon du XVIII^e.

Il se compose de trois étages à savoir : un rez-de-chaussée, un premier étage avec de grandes ouvertures qui donnent sur les douves et un second mansardé, éclairé par des fenêtres ordinaires et des lucarnes. En raison de la Covid nous y accédons, comme dans toutes les parties un peu exigües ou fermées du site, par

petit groupes en prenant soin, avant d'entrer, de retourner, dans un sens ou l'autre, une pancarte signalant que les lieux sont occupés ou non. Chaque pièce, au travers de moulures qui revêtissent les chambranles des portes et fenêtres ou les cheminées, indique que nous sommes dans une partie aux décors datant résolument du XVII^e siècle épanoui.



Sitôt redescendu nous pénétrons, tour à tour, dans la tourelle du XV^e qui n'est en fait qu'une tour à usage d'escalier qui s'élève des caves au grenier, et se termine dans sa partie supérieure par une chambre ronde, qui contenait autrefois une horloge complète avec tout son mécanisme poids et poulies qui étaient reliés à une cloche dite « la cloche à matines ».

La tour desservait tous les étages du logis seigneurial, mais également ceux du pavillon à frontons à l'Ouest.

Des portes murées indiquent les différents niveaux. Dans la chambre ronde, nous trouvons une cheminée monumentale en pierre dont le manteau était soutenu par des colonnettes.

Les murs gardent encore des traces de peintures murales, aux curieux dessins ocre et sépia, grimpaient jusqu'au milieu de la voûte, où ils se terminent par un motif en forme de couronne étoilée. Le sol est pavé de tomettes. Dans sa partie supérieure la tourelle se termine par un tourillon dont l'escalier à vis, disparu, conduisait à un observatoire.

Redescendus au niveau du hall central, nous traversons ce dernier pour rejoindre, dans l'angle Nord Est, un étroit escalier à vis qui nous ramène en contrebas dans un espace à ciel ouvert, délimité par un mur d'enceinte, et à son extrémité Nord par une tour du XIII^e siècle, dont l'accès ne se faisait que par les remparts au niveau du premier étage.

En levant la tête, nous pouvons voir sur son mur de droite, des latrines qui surplombent les douves, et sur sa façade les vestiges du blason de la famille d'Argouges, hélas martelé lors de la révolution.

La tour transformée en colombier étant inaccessible, nous quittons cette cour en passant par un large passage à l'Est qui nous ramène sur le bout de l'allée principale. Elle nous conduit à gauche sur un petit pont, puis au jardin du château, et à droite au pied de ce qui est sans nul doute la plus belle tour du château : la Tour à la fée.

Le petit pont de pierre construit au XVII^e siècle, à quatre arches et légèrement en virage, se prolonge par un escalier à deux volées en arc de cercle, qui conduisait autrefois à un jardin à la française, dont on peut encore distinguer en son centre, l'emplacement des allées en forme de croix, et au pourtour les parterres en surélévation. Une petite allée, longeant les douves côté extérieur, nous permet de faire une pause et d'avoir une belle vue d'ensemble sur ce côté du château.

Après quelques photos, nous rebroussons chemin pour parvenir à quelques mètres au pied de la tour la plus étonnante du château, tant par son style, que par la légende qu'elle entretient : la Tour de la Fée.



Edifiée au XV^e siècle, elle s'élève bien droite en offrant à nos regards la belle et fière allure d'un fût octogonal, avec à son sommet un cube en encorbellement couvert, dans le sens Nord Sud, d'une toiture en bâtière en ardoise.

Cette terminaison originale est couronnée, à l'Ouest et à l'Est, par un galbe prenant la forme d'une balustrade ornée de feuilles d'acanthes, tandis que le pignon Sud est incrémenté d'une belle fenêtre Renaissance. La base inférieure du galbe, côté Ouest, arbore en son centre une superbe gargouille en canon, déversant les eaux de pluies loin des murs.



Nous accédons au sommet en empruntant un escalier à vis étroit et raide qui desservait, via des portes aux encadrements ouvragés qui donnent aujourd'hui sur le vide, les trois niveaux du corps de logis détruit par un incendie au début du XIX^e siècle.

La pièce, que nous y découvrons, est voûtée en arrête et est pourvue d'une cheminée sculptée. Par endroit, aux murs, nous observons, au milieu des graffitis, les vestiges d'une décoration picturale à l'ocre rouge qui subsistent sur quelques restes d'un enduit à la chaux. Un coup d'œil par la fenêtre nous permet d'avoir une vue d'ensemble de l'organisation du site.



Revenus au niveau de la cour, nous nous attardons sur quelques panneaux qui nous éclairent sur la légende de la fée qui hante encore les lieux, puis nous dirigeons vers les caves, le dernier lieu qu'il nous reste à découvrir.



Elles offrent un bel ensemble voûté et occupent tout l'espace sous le pavillon du XVIII^e et son aile. Leur construction date du XVII^e siècle en même temps que la maison seigneuriale. Aux grandes heures du château, cet entresol s'étendait sous l'ensemble des bâtiments et était à usage, non seulement de caves ou caveaux, mais surtout de pièces de service. La vision offerte est impressionnante avec cette architecture constituée de quatre voûtes d'arêtes reposant sur un pilier central. Presque totalement effondrées et remplies des éboulis des étages supérieurs, elles ont été entièrement restaurées grâce à des chantiers de bénévoles, qui à partir des structures de bases ont réussi à leur redonner leur apparence originelle.

En dehors de 3 alambics et plus de 3000 bouteilles qu'elles renfermaient, les caves possédaient en 1770 dans la partie la plus à l'Est, une salle commune qui intégrait un nombre incroyable de fonctionnalités : une salle commune où le personnel prenait ses repas, un office, la cuisine et le garde-manger, la laverie, un garde meuble, un cabinet à linge, une buanderie, une laiterie ainsi que trois chambres pour le personnel. Un dispositif à la mesure du personnel employé : deux cuisiniers, un maître d'hôtel, une lingère, deux cochers, trois servantes, le valet de charrie, auxquels il fallait ajouter le personnel travaillant à la journée au château, comme le jardinier, les couturières et les laveuses.

C'est un peu abasourdi par cette énumération qui révèle le standing de l'époque que nous rejoignons nos véhicules pour gagner la ville de notre prochaine étape : Regnéville-sur-Mer.

(lire la suite page suivante)



Un peu en avance nous décidons avant de déjeuner de faire un petit tour de repérage des différents sites à voir dans la ville. Nous commençons par une agréable promenade aux parfums marins le long de la côte avant de rejoindre le restaurant « Chez Jules Gommès » où un excellent repas nous attend en terrasse dans une ambiance joyeuse.

Comme le Pirou, le Gratot et tous les autres sites que nous avons visités ce week-end, Regnéville-sur-Mer fait partie de ces territoires de la côte Ouest situés dans le havre* que constitue l'entrée dans l'estuaire de la Seine**, et qui après avoir subi les invasions Vikings, ont connu, comme Ivry, au fil des siècles, tous les tourments de l'histoire, et une évolution économique dont les pierres gardent encore l'empreinte. Aussi, nous nous devons, dans notre quête de savoir sur les premiers instants de la Normandie, de faire une halte dans cette petite ville portuaire.

Quelques informations glanées sur internet nous apprennent que le nom de Regnéville trouverait son origine dans le nom de Ragnar chef Viking de Rollon qui serait venu lors d'une razzia en Neustrie, et dont le patronyme se serait transformé en Renier puis Regnier au fil du temps avant de prendre sa forme actuelle.



Du château édifié au début du XII^e siècle, remanié au XIV^e et XV^e siècle, puis ruiné en 1637 il ne reste que des vestiges. L'ensemble est composé :

- d'une « haute-cour » à l'est, dont les fondations ont été partiellement dégagées lors de fouilles effectuées de 1991 à 1993 ;
- d'une grande tour, dont il ne reste que deux des quatre flancs, située au nord-est de cette haute-cour ;
- et d'un lieu-dit « Porte de la mer », dont il ne subsiste que quelques éléments de maçonnerie d'un piédroit, qui desservait l'accès à l'ancien port de Regnéville.

Bien que les bâtisses restantes datent du XV^e siècle, elles révèlent l'importance de la forteresse qui protégeait le port d'échouage de Regnéville. Ce fut l'un des plus actifs du Cotentin durant le moyen-âge, que les ducs de Normandie et roi d'Angleterre tinrent à conserver. Le résumé de son histoire nous en dit long :

Fin XII^e siècle, Jean-sans-Terre, qui créa à proximité en 1199 la foire d'Agon, occupa le site car le château permettait de protéger les marchands anglais qui y débarquaient.

En 1204 lors du rattachement de la Normandie à la France, Philippe .../...

* *Havre* : Une crique ou une baie donnant sur la mer et constituant un mouillage pour les bateaux ** *Attention ne pas confondre avec la Seine*



Auguste, considérant l'intérêt évident de la place, conserva le site dans le domaine royal car il leur permettait de contrôler toute la Basse-Normandie.

En 1327 Jeanne de France, dernière descendante des rois capétiens, reçoit le site en dot, et c'est son fils Charles le Mauvais qui hérite du château en même temps que de toutes les possessions de son père comte d'Evreux. C'est le moment où le château actuel est construit.

En 1339 d'importantes modifications sont apportées lorsque Charles V monte sur le trône, que le site passe aux mains de la famille de Navarre, et que les bandes de Charles le Mauvais alliées aux anglais tiennent la Normandie.

Il faut attendre 1378, que Du Guesclin envoyé par Charles V s'empare du château, pour que Regnéville redevienne possession du roi de France. Mais au décès de Charles V en 1380, son fils Charles VI rend les terres à Charles de Navarre.



Ce n'est qu'en 1404, alors que Charles III fils du Mauvais cède la Normandie au roi de France, que Regnéville sort du domaine de Navarre pour réintégrer définitivement le domaine royal.

C'est sans compter la guerre de Cent Ans, où le duc de Gloucester s'empare du château pour le compte du roi d'Angleterre.

Le port de Regnéville sert alors de rassemblement pour les flottilles anglaises.

Cela durera jusqu'en 1449, date à laquelle le connétable de Richemont avec l'armée du duc de Bretagne, et l'aide d'une centaine de bourgeois de Coutances alliés aux paysans de Regnéville, reprendront le site.

Comme Ivry, le château commencera à être démantelé en 1486, mais il ne le sera définitivement qu'en 1637, après les guerres de religion aux cours desquelles le roi de France demande le renfort de la Normandie pour faire diversion au siège de La Rochelle. Le donjon alors rempli de poudre, éclate et se fend tout au long de l'escalier à vis.

L'accès à l'intérieur des bâtiments étant interdit, nous ressortons et nous dirigeons vers l'église édifiée fin XII^e début XIII^e siècle





Caractéristique des édifices religieux de cette époque dans cette région normande, son clocher massif tout en pierre est tronqué à la pointe et doté de quatre clochetons, qui lui donnent une allure imposante.

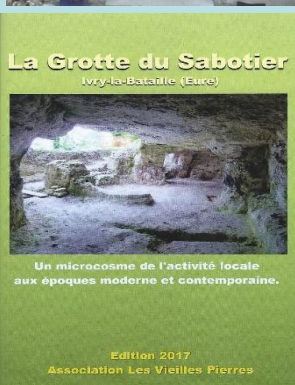
Intérieurement, la nef et le chœur constitués de trois travées non voûtées sont uniques. Seules d'étroites baies profondément ébrasées vers l'intérieur coupent les murs et donnent un peu de lumière. Un statuaire exceptionnel des XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, composé de onze statues classées Monuments Historiques, capture notre regard.

Il est amplifié par un ex-voto marin, de très belle facture, suspendu au plafond par un bout de chanvre qui nous rappelle que nous sommes sur un territoire marin au passif très riche, que nous ne tarderons pas à découvrir dans l'après-midi.



Le déjeuner terminé, nous entamons la dernière étape de notre périple, qui va nous faire découvrir, au-delà des vieux cailloux, tout ce qui a fait la richesse et la réputation de la ville et son territoire en nous rendant sur le site des fours à chaux de Rey.

(suite de l'article page suivante)



Vous aimez notre journal vous aimerez aussi



*Découvrez les publications de la collection
IVRY PATRIMOINE*

Pour tout savoir sur l'Association « Les Vieilles Pierres » consulter notre site
ivry-lesvieillespierres.fr

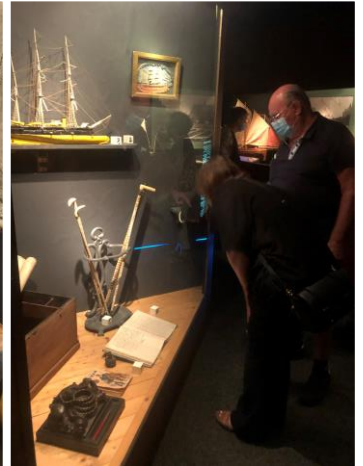
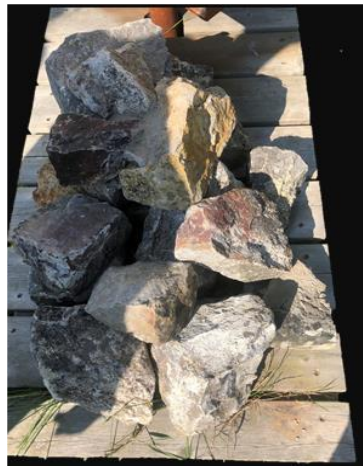
Ou contactez-nous au 06.50.00.14.27

Association Les Vieilles Pierres 5 rue Henri IV 27540 Ivry-la-Bataille



Le site des fours à chaux de Rey comprend deux musées : celui des fours à chaux et un autre consacré au riche passé du port de Regnéville, à ses liens avec l'activité des fours à chaux, et qui permet également de découvrir les nombreux métiers liés à la mer, exercés localement au fil des générations.

Notre visite du musée maritime commence par la projection d'un film sur l'histoire du château médiéval de Regnéville, dressé là pour protéger un port de commerce très actif. Bien que nous ne soyons pas tous bien assis dans l'obscurité sur un banc, il nous permet en introduction, de faire le lien entre le passé historique et celui maritime et industriel de la ville. La lumière revenue, nous entamons notre progression dans les dédales du musée. Nous y découvrons toutes les composantes essentielles de Regnéville : la chaux et le port. Tout d'abord, les espaces dédiés à la géologie et la production de la chaux, ensuite ceux affectés au maritime, et enfin ceux consacrés au vivier de pêcheur, matelots et capitaines, générés par cette activité dans la population locale.



Tour à tour nous passons devant de nombreux panneaux explicatifs, de multiples dessins, photos et maquettes, qui nous instruisent sur les différents métiers, leurs techniques et leurs complémentarités les uns aux autres. Des reproductions grandeur nature, avec mannequins en costumes d'époque montrent les diverses activités, techniques ou scènes de vie, qui nous plongent dans l'univers industriel et marin de la région au fil du temps. L'ensemble est doublé d'une quantité incroyable de maquettes ou reproductions de ...



bateaux, retraçant l'évolution des embarcations du simple bateau au trois mâts. Elle associe des photos illustrant leur parcours de vie et les procédés de construction au moment de leur réalisation, du lancement, du départ ou du retour d'une expédition, mais également les naufrages et autres avaries hélas tristement indissociables de la vie maritime.

La présence de carnets de bord et de cartes de navigation confère à ce parcours une ambiance particulière, à laquelle il nous est difficile d'échapper. Alors que certains d'entre nous s'exercent au métier de capitaine en tentant de lire les cartes marines ou en testant les compas et longues vues, plus ou moins à disposition dans certains espaces, il nous faut hélas ressortir car notre visite est loin d'être terminée.

Les fours à chaux du Rey, que nous nous apprêtons à visiter, ont été construits au début du Second Empire pour produire la chaux destinée à l'amendement des terres agricoles de l'Ouest armoricain, et au chaulage des terres agricoles du Cotentin au Nord de la Bretagne.

Ils font suite à de nombreux four à chaux, qui existent grâce à un gisement calcaire carbonifère que le pays possède dès le XVI^e siècle. Construits entre 1852 et 1854 sur les plans de l'ingénieur Pierre Simoneau, les quatre grands fours à chaux sont bâtis en appui sur l'ancien front de taille de la carrière de calcaire du Rey, d'où leur nom. Ils doivent leur expansion grâce au port d'échouage de Regnéville, escale entre la Guyenne (la Gascogne) et les ports anglais, qui fut jadis l'un des ports les plus actifs du Cotentin, grâce aux grandes foires médiévales d'Agon et de Montmartin toutes proches.

Au XVIII^e siècle, les armateurs du Havre et d'Honfleur y font armer leurs navires pour la grande pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Au XIX^e siècle, la production de chaux utilisée en agriculture fera perdurer cette vocation maritime, car par le port de Regnéville transitent le charbon en provenance du Pays de Galles, et la pierre à chaux exportée vers la côte Nord de la Bretagne, dépourvue de ressources calcaires.

Après un petit parcours émaillé de bornes audio qui nous expliquent la géologie du secteur et l'historique du site, nous débouchons face à un ensemble monumental de quatre fours à chaux très bien préservés, adossés à un front de taille d'une ancienne carrière. Tout de suite, nous sommes impressionnés par l'ampleur du site. Ils sont construits avec des pierres taillées dans le calcaire de Montmartin, une localité voisine.



Les arcs des voûtes que l'on distingue par endroit sont en briques. Chaque four fait 12 mètres de hauteur et est composé d'une base quadrangulaire percée d'une galerie, et surmontée d'une vaste cheminée tronconique. Les informations communiquées par les bornes audios nous disent que le calcaire et le combustible nécessaires à leur fonctionnement étaient introduits par le sommet de la cheminée, nommée le gueulard.

La chaux résultant de la cuisson du calcaire, à une température de 800 à 1000°C, était récupérée en bas, au fond des galeries que nous distinguons à la base des fours par une ouverture appelée ébraisoir. La base inférieure des fours présente un niveau intermédiaire, accessible par des escaliers extérieurs que nous empruntons. Nous y découvrons une porte à voûte de briques, qui marque l'entrée d'une salle qui abrite des foyers secondaires situés littéralement au tiers de la hauteur de chaque four. Ces fours, en briques réfractaires, sont situés au fond d'une courte galerie. Ils permettaient d'utiliser des fagots d'ajoncs ou de bruyères pour cuire les blocs de calcaire, au lieu du charbon importé d'Ecosse par le port d'échouage, qui était lui introduit dans le gueulard.





La présence de vieux chariots, au fond de certaines galeries, nous rappelle que tous ces matériaux étaient transportés par ces vieux véhicules tirés par des chevaux.

Nous achevons cette visite en faisant le tour complet du site par un petit chemin, qui nous fait passer par un espace fournissant des explications sur la fabrication de la chaux, et présentant une fresque didactique de Louis Georges Cauvin, qui explique qu'il s'agit d'une œuvre faite d'un enduit liquide composé de chaux, de pigment et d'eau, beaucoup plus simple à appliquer qu'une peinture. Le badigeon se posant mais ne s'étirant pas, à la manière des Fresques des époux (1465-1476) figurant dans le donjon du palais ducal de Mantoue en Italie.

Nous ne restons pas insensibles à cette démonstration, qui constitue une leçon, et un trait d'union avec ce que nous pouvons voir parfois lors de nos visites.

Une autre étape aménagée sous les arbres permet à certains d'entre nous d'écouter un conte ancestral, où la chaux occupe une bonne place. Puis la ballade se poursuit en passant à proximité du haut des fours. De là, nous percevons les grandes bouches des cheminées par où s'évacuait la fumée, et pouvons jeter du haut des fours un dernier regard sur l'ensemble du site.

Arrivés au terme de notre visite et de notre périple de deux jours, nous ne pouvons éviter d'évoquer en ce lieu les fours à chaux d'Ivry, qui jalonnent les côtes au pied du château. Certes ils sont plus anciens et les techniques utilisées étaient toutes autres, mais ils ont un passé historique indéniable que nous ne pouvons ignorer. Aussi, bien que ceux-ci soient devenus inaccessibles, car ils sont insérés dans des propriétés privées, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il serait bien, dans le cadre de nos actions et travaux futurs, de retracer leur histoire et de la faire partager à tous.